

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 73 (1934)  
**Heft:** 12

**Artikel:** Le feuilleton : la chanson de Madeline : [suite]  
**Autor:** Cornut, Samuel  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225747>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

qu'elle fera. Ensuite ce sera « Nina-Rosa ». C'est encore un succès de l'opérette moderne française.

Après ce prélude joyeux, le répertoire annonce quelques opéras-comiques : notre troupe débute avec « Manon », puis viendront « La Tosca, Werther, Faust ». Ce sont là autant de reprises heureuses, et l'on sait la manière et les soins de notre scène municipale.

Cette série d'opéras-comiques sera suivie des représentations d'un grand opéra : « Tannhäuser » de R. Wagner. D'avance on peut féliciter M. Béranger d'oser une aussi belle partie. Les grandes réussites passées, « Orphée, Tristan, Lohengrin » des saisons dernières permettent de se réjouir.

Et l'opérette classique, toute de charme et de gaieté viendra aussi à l'affiche avec « La Belle Hélène », « La Fille du Tambour-major » et probablement « Les Dragons de Villars ». Enfin, cette belle saison se terminera par quelques représentations d'opéras italiens avec des chanteurs de la Scala : « Lucie de Lammermoor » et « Le mariage secret ».

L'orchestre sera dirigé par M. G. Raziqade, le chef si avisé et si apprécié des Lausannois. On retrouvera aussi avec plaisir au pupitre M. Fichetef, M. Thuilliet-Tréval revient comme régisseur général et M. Marcel Giry fonctionnera comme second régisseur.

Le cadre de chœur de 40 personnes sera fort bon et comme l'an dernier très au point.

Pour les représentations de « Tannhäuser » ce cadre de chœur sera renforcé par un ensemble choral qui est à l'étude déjà maintenant, sous la direction de M. Denizot.

Cette saison très diverse offrira certainement un renouveau. Les mises en scène, les décors par projection et l'ardeur que l'on met à toute chose au Théâtre de Lausanne en sont une garantie. Faut-il ajouter que le choix des musiciens de l'orchestre est fait avec la plus grande attention et le résultat ne le cédera en rien à celui que l'on a obtenu l'année dernière.



LA CHANSON DE MADELINE 11

— Oh ! fit Madeline, pour cinq cents francs, on n'a qu'une casserole.

— Hein ? Mais voyez-vous la petite sournoise !... Et combien ?...

— Il faut y mettre huit cents francs, au moins !...

Mlle Véronique, d'un rire strident :

— Il faut !... Au moins !... Oui... On t'en paiera !... Princesse, va !...

Madeline, sous la douche qu'elle avait prévue, fermait les yeux, ses bras nonchalamment étendus sur la table ; mais sa main de fer en fit craquer le rebord !

Dans le silence qui suivit tous ces éclats, le personnage muet de cette bruyante scène se mit tout à coup à manifester, lui aussi. Mon rôle, il est vrai, fut bref : une syllabe seulement. Mais l'effet en fut énorme. On m'entendit crier à tue-tête :

— Oh !...

Tous, d'une seule voix, de me demander ce que j'avais.

— Tu t'es fait mal ! s'écria vite ma bonne mère.

— Non, non, ce n'est rien !

Et je ricanai, les regardant en dessous.

— Cet enfant a des lubies ! Je ne sais plus que faire de lui, observa mon père, d'un air mécontent.

Peut-être. Mais j'avais mon idée ! Chut !... Voici : Je gagnais beaucoup d'argent. Les libéralités de ma mère, à la moindre occasion, enflaient ma petite bourse à la faire crever. L'occasion, je la ferais naître ! Je ne laisserais tomber ni les fêtes, ni les anniversaires ; je les multiplierais ; je multiplierais les jours de l'an ! Je grugerai ma mère ! Je me ferais usurier, fesse-mathieu ! Je ferais le Pleaux...

Hélas ! Pleaux, en un clin d'œil, eût sondé tout le néant de mes projets financiers. Mais je n'ai jamais été un fameux comptable. Je crus faire un superbe marché en lui cédant mes billes, toupies, jouets, la belle collection de timbres-poste dont j'étais si fier ; bref, tous mes trésors, pour quelques sous ! Le gros malin me

jura — « crois de bois, crois de fer ! » — que je lui arrachais la vie. Son air bête couvrait sa rouerie comme un honnête pavillon ; sa main s'ouvrait du mouvement réflexe d'une avaloie, et se refermait sur sa proie sans qu'il parût s'en douter lui-même. Je fus volé et content. Sa menue-monnaie de billon tinta si gaîment dans ma tirelire que je crus entendre sonner toute une fortune.

Tous ces trocs, et la perspective de longues semaines de pain sec aux récréations, sans chocolat ni sucre d'orge, toute ma vie pour un piano ! Et Madeline serait contente ! Et je verrai son sourire renaître ! Et elle reprendrait ses belles histoires interrompues ! Et j'entendrais la fin de son chant d'amour !...

Hélas ! le plus beau geste de ma vie allait m'attirer le plus sanglant affront.

X

Ce fut pendant les vacances de Pâques, par une belle matinée où me réveillait une aubade d'hirondelles. Mélodieux comme elles, l'appel de Madeline monta du jardin : sa voix résonnait, fraîche et joyeuse, sous les pommiers en fleurs. Elle avait mis sa robe du dimanche et son chapeau de printemps. N'étaient ses lèvres pâles, j'aurais pu croire à la Madeline des plus beaux jours. O ma gentille !... Et bienvenue à ton salut du matin !

— Allons, André, vite ! A la foire !...

Mon sourire s'éteignit.

— A la foire ?

— Mais oui, à la foire !

— A la foire ?

— Ah ça, d'où tombes-tu ? N'as-tu pas demandé hier soir, à ta maman, beaucoup d'argent pour la foire !

— Pour la foire ?

— La foire d'Echallens, voyons !

Hélas ! je le savais trop ; et ma mère m'avait, hélas ! donné une grosse, grosse somme, la plus grosse qu'elle m'eût jamais donnée ! Que j'étais malheureux ! Ses deux francs tout flambants neufs, comme un rayon de lune, venaient, tout à l'heure, de tomber dans ma tire-lire, sur un tas de centimes. Dans la douloureuse volupté du sacrifice, leur joyeux tintement, qui me caressait l'oreille, avait assoupi mes regrets gourmands. Cette note claire, mais c'était l'accord du piano de Madeline ! Oui, c'est lui que j'entendais ; c'est lui que je voyais, tout là-haut, là-haut, dans les nuages. Il descendait, descendait, descendait sur nous ; et le clavier d'ivoire me versait déjà, en récompense de mon martyre, une toute petite goutte de son océan d'harmonie...

Brutalement, en pleine extase mystique, le mot de foire réveilla tous mes appétits gloutons !

Je fis le malade. Elle me fit une scène, et je dus marcher, traînant le pied, la poche vide, sur la route d'Echallens. Une heure de chemin ; un siècle ! Elle, elle trotta aux côtés de ma mère, et riait tout le temps. Toutes deux, quelquefois, se retournaient pour m'attendre, et Madeline me criait :

— André, tu as l'air d'un condamné à mort !

Ce matin-là, le gros bourg d'Echallens, qui, toute l'année, dort étendu sur son plateau d'herbages, s'éveillait dans une grande rumeur. Sur toutes les routes, défilait des paysans en tricor, des maquignons en longue blouse bleue, des porcs attachés par la patte, des sonnailles de troupeaux à vendre. Dans les ruelles aux pavés pointus, autour des échoppes de foire, et sur le marché au bétail, au pied du vieux château féodal que domine une tour ronde, c'était un tohu-bohu, un vacarme, cris de bêtes, voix aiguës de forains, trompettes d'un sou, orgues de Barbarie, rires, discussions, exclamations, plaisanteries en français, en patois, en allemand, cancons de commères, lamentables beuglements de veaux : bref un bacchanal.

Pendant que ma mère marchandait à un étalage, Madeline me tira par la manche.

— Viens !

— Où veux-tu aller ?

— Viens toujours !

— Mais...

— Je te montrerai quelque chose de tant beau, tant beau !

— Tu dois toujours, lui dis-je avec un peu d'humeur, me montrer quelque chose de tant beau !...

Elle ne m'écoutait pas, n'écoutait que son idée. Arrivés devant une maison bourgeoise, je lus sur une plaque émaillée :

MADemoiselle COTTIER  
Professeur de chant et de piano.

— Reste là, me dit-elle, en poussant la porte.

Dix minutes après, elle reparut, le visage rayonnant. Elle ne voulait rien me dire ; mais, me prenant par la main :

— Ah ! mon Dédé, nous allons maintenant bien nous amuser !

Elle m'entraîna droit à une table de pâtisserie en plein vent. Ah ! Seigneur ! Je fermai les yeux, j'aurais voulu m'étouper le nez, tant cela sentait bon ! A cette minute-là, mon sacrifice me parut bien dur, et le nuage s'était lourdement refermé sur le piano céleste... Ma compagne, au contraire, humait comme une chatte les subtils aromes. Elle jeta son dévolu sur un joli petit cochon en pain d'épice, avec des zigzags en sucre rose courrant de la tête à la queue. De ses doigts blancs, elle le rompit en deux parts, dont elle me donna la plus grosse. Pressés l'un contre l'autre par la foule houleuse, nous fimes ainsi, au bord d'un tréteau de foire, une délicieuse agape, ses yeux mi-clos riant dans mes yeux.

Un second cochon y passa, avec le fond de sa bourse ! Mlle Véronique se faisait arracher jusqu'aux centimes, non par avarice, mais parce qu'une enfant dans la position de sa nièce devait être humble et sans désirs.

— Ma tante n'est pas aussi gentille que ta maman ! remarqua Madeline, en payant notre débauche.

Visiblement, elle m'insinua qu'avec ma bourse de nabab, c'était à mon tour de régaler. Stoïque, j'enfonçai ma main dans ma poche vide, et je me tus.

Puis, nous hantâmes d'autres baraques, les côtes meurtries par les paniers ventrus et les coupes pointus des ménagères. Parfois, avec un petit cri de surprise, on s'écartait devant une énorme bête, vache du Simmenthal, taureau sournois au regard sombre, qui, la boucle au nez, passait dans un remous de la foule. Hordes, ferrailles, sucreries, chapeaux, jouets, paniers, porcelaines, coupes en verre laiteux, boules argentées, scintillements de cristaux, camelote, clinquant, quincaillerie, almanachs, elle voulait tout voir, elle aurait tout acheté ! Ma pâle Madeline, ce jour-là, semblait ressuscitée. Cela lui rappelait les villes, la griserie du mouvement, les vastes espaces courrus à toute vapeur, toute sa première vie bohème. Moi, les mains dans mes poches :

— Ma maman nous cherche, répétais-je.

— Oui, oui...

Un horrible coup de gueule lui avait fait dresser l'oreille. Là-bas, un forain français battait l'estrade à grands pas, coupait l'air à grands gestes. Affublé d'un invraisemblable haut de forme gris, il roulait les r, d'une stridente voix de crécelle dont la volubilité m'ahurissait.

— Oh ! comme il parle bien ! fit Madeline.

(A suivre.) Samuel Cornut.

Timbres-poste pour collections  
M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne  
Tel. 34.366  
Achat - Vente - Echange  
Envois à choix à collectionneurs.  
Albums, Catalogues, Fournitures philatéliques.

Unique !!!

L'apéritif de marque „DIABLERETS” est une liqueur bienfaisante et agréable qui rafraîchit sans débilliter. — C'est un élixir de longue vie, sans excès d'alcool.

Pour la rédaction : J.-Bron, édité  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.